

À LA RECHERCHE DE LA FRONTIÈRE ORIENTALE

Pendant leur voyage le long de la frontière de l'Union européenne, Chomette et Rumiz ont observé que leur parcours les a conduits dans des zones de frontières problématiques car, si par moment cette frontière coïncide avec des failles profondes séparant des domaines aux aires inconciliables, elle traverse parfois des espaces à l'allure homogène, donnant ainsi le sentiment de réduire arbitrairement l'espace européen. Toutefois, dans ce chapitre nous verrons que ce ne sont pas seulement les frontières des accords de Schengen qui structurent un espace problématique, mais que c'est tout l'espace à l'est de Berlin qui est traversé par d'innombrables frontières historiques, géopolitiques et surtout culturelles. Ainsi, tout voyage dans l'Europe de l'Est se mue en un temps de réflexions centrées sur des concepts mouvants et toujours conflictuels : Europe, Occident et Orient.

I Visages d'Europe

Si aujourd'hui les frontières de l'Union européenne, de même que le mur de Berlin avant 1989, délimitent dans l'imaginaire occidental d'une manière assez cohérente l'espace européen, le laps de temps entre ces deux moments a laissé surgir un nombre considérable et hétéroclite de frontières.

On découvre ainsi que pour certains, la frontière de l'Europe se trouverait là où commence le réseau ferré russe qui, comme le note Chomette, « recoupe d'ailleurs en grande partie la [...] frontière orientale de l'Union européenne élargie³⁵³ ». En effet, continue le voyageur français, « dans la plupart des pays de l'ex-URSS, l'écartement des rails est légèrement supérieur à ce qu'il est à l'ouest [et] oblige les trains à changer de boggies lorsqu'ils passent d'un réseau ferré à l'autre ». Il est toutefois intéressant d'observer que, si à l'intérieur de l'Union européenne il existe d'autres régions présentant des écarts différents³⁵⁴, jamais, à notre connaissance, ces quelques millimètres ont inspiré aux voyageurs le sentiment

³⁵³ Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 135.

³⁵⁴ C'est le cas par exemple de la péninsule ibérique avec ses 1.668 mm. d'écart par rapport aux 1.435 mm. du reste de l'Union européenne.

d'être aux bords d'un gouffre séparant deux mondes incompatibles. Chomette décrit avec un crescendo dramatique la sensation de non-sens au moment du passage d'un système à l'autre. La description qu'il en fait pourrait être comparable à celle d'un rite de passage où le patient ralentit le rythme, entre dans un espace neutre, puis franchit une première limite, ensuite une deuxième, avant d'être introduit dans un autre monde.

Le train a réduit l'allure et avance à la vitesse d'un homme au pas en zone frontière. Pas de rivière, pas de pont à traverser. Juste une forêt dense brusquement divisée par un premier grillage, puis un second quelques centaines de mètres plus loin. Trois kilomètres après avoir dépassé la pancarte « Ukraine » plantée au bord du ballast, le train s'immobilise dans une étrange gare ferroviaire sans nom, isolée dans la campagne. Sur les quais déserts et silencieux, tout paraît abandonné, attaqué par la rouille et les cambouis [...]. Soudain, quinze hommes munis de pioches, de barres à mine, de marteaux et d'énormes pinces sortent d'un hangar et encadrent rapidement les douze wagons du Sofia-Moscou. Ils détiennent les clés de l'autre Europe ferroviaire³⁵⁵.

Rumiz, en affirmant « qu'aujourd'hui le monde ne se termine pas sur le karst mais beaucoup plus loin, à l'est de la Hongrie, où s'arrêtent les voies ferrées de la vieille Europe et d'où les chemins de fer à voie "soviétique" partent vers la steppe³⁵⁶ », donne l'impression que cette ligne de démarcation est une véritable *finis terrae*. Alors que Wolfgang Büscher, un peu plus au nord, dans les forêts de la Pologne orientale, assiste impuissant à l'élaboration d'une nouvelle dérive des continents conçue par un drôle de guichetier :

Dans les forêts de Pologne orientale s'achevaient les minces voies européennes et commençait un écartement plus large, la symbolique était claire. [Le guichetier] sourit. « Oui, ils continuent à soulever les trains. Comme au temps de tsars. » Il se penche en arrière. « Ici, dit-il d'un ton confiant, en insistant sur chaque mot, ici, c'est la frontière de l'avenir. » Et comme je ne semblais toujours pas comprendre : « Jusque-là, c'est l'Union Européenne, au-delà, c'est l'Est. » Je souris à mon tour³⁵⁷.

Nous pouvons imaginer aisément quel type de sourire se dessine sur les lèvres de notre voyageur. Il s'agira certainement d'un sourire d'incompréhension, d'incrédulité, un sourire interrogatif, car pour la énième fois pendant son pèlerinage le mot « Est » résonne à ses

³⁵⁵ *Ibid.*

³⁵⁶ Orig. : « *oggi il mondo non finisce sul Carso ma molto più in là, a est dell'Ungheria, dove si interrompono le strade ferrate della vecchia Europa e i binari a scartamento "sovietico" partono verso la steppa* », Paolo Rumiz, *È Oriente*, op. cit., p. 29-30.

³⁵⁷ Wolfgang Büscher, *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 71. Orig. : « *In den ostpolnischen Wäldern endeten Europas filigrane Gleise, und eine breitere Spur begann, die Symbolik war deutlich genug. Er grinste. "Ja, sie heben die Züge immer noch um. Wie beim Zaren." Er lehnte sich zurück. «Das hier», er sagte es im Vertrauen und betonte jedes Wort, "das hier ist die Grenze der Zukunft". Und als ich immer noch nicht zu verstehen schien: "Bis hier ist EU, da drüben ist Osten". Jetzt musste ich grinsen* », *Berlin-Moskau*, op. cit., p. 61.

oreilles. Il est alors évident qu'ici le terme « Est » signifie beaucoup plus qu'un point géographique ou politique : il sous-entend, comme nous le verrons plus loin, toute une palette sémantique pas vraiment élogieuse.

En poursuivant notre recensement des frontières européennes, on découvre que pour d'autres, l'Europe est en revanche un espace essentiellement religieux et plus précisément catholique comme l'atteste Emmanuel Todd dans l'introduction de son essai *L'Invention de l'Europe*.

Ma définition implicite de la communauté historique européenne n'est pas économique mais religieuse. C'est l'ensemble du monde structuré, dès le XVI^e siècle, par la polarité catholicisme/protestantisme qu'il s'agit de comprendre, dans son développement culturel, industriel et idéologique. La Grèce, dont les traditions religieuses orthodoxes mèneraient hors de la sphère catholique-protestante, n'est donc pas incluse, malgré son appartenance à la CEE. La Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie et les trois nations baltes n'ont pu être intégrées à cette étude malgré leur appartenance à la sphère religieuse occidentale. L'absence de données électorales solides pour les années 1950-1989 interdit dans leur cas toute analyse comparative. La Pologne (catholique), la Tchécoslovaquie (formellement catholique mais dominée par des traditions hussites proche du protestantisme) et la Hongrie (catholique mais comprenant de fortes minorités calvinistes) figurent sur mes cartes d'Europe comme des espaces vides que la vie politique libre des années à venir permettra de remplir³⁵⁸.

On voit bien ici que le terme Europe d'une part s'enrichit de sens, mais de l'autre il perd en superficie.

De géographique qu'il était, désignant des terres toujours plus occidentales, il devient politique : chargé de chrétienté, contre l'islam [...]; mais aussi de romanité, contre Byzance avec qui les tensions se multiplient jusqu'aux excommunications réciproques du pape et de l'empereur entre 863 et 867 – rupture définitivement consommée lors du schisme de 1054³⁵⁹

et renforcée deux siècles plus tard, en 1204, avec la prise de Constantinople et l'expansion ottomane dans le Balkans.

Toutefois, au lendemain de la fin de la Guerre froide, ce sont sans aucun doute la chaîne carpatique et la Moravie qui apparaissent aux voyageurs comme la limite de l'Europe occidentale et parfois de l'Europe elle-même.

³⁵⁸ Emmanuel Todd, *L'Invention de l'Europe*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 11.

³⁵⁹ Jacques Barrot et al., *Europe Europes*, op. cit., p. 34.

Dans son voyage de Rostock à Moscou, dans un périple pas tout à fait ordinaire à travers l'ancienne Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Pologne et l'ancienne URSS rapporté dans *Stalin's Nose*, Rory MacLean intitule le dernier des trois chapitres concernant la Tchécoslovaquie « The End of Europe » et il débute le chapitre par cette phrase lapidaire : « La Tchécoslovaquie chevauche une ligne qui partage l'Ouest de l'Est depuis la période préhistorique. Les deux grands caps européens de la période glaciaire se sont rencontrés en Moravie. » Pour confirmer sa thèse, il poursuit en énumérant les autres frontières qui se sont superposées pendant des siècles :

Le fleuve marquait le *limes* ou la limite de l'Empire romain. Les centurions observaient au-delà de ses eaux la forêt inconnue et obscure, et les redoutables barbares. Il constituait une des limites orientales du Saint-Empire romain germanique ; la Chrétienté aurait été partagée sur toute sa longueur et deux guerres mondiales se déclenchèrent dans la fissure de l'Europe. Ici aussi, à plus ou moins cent cinquante kilomètres, le communisme affrontait le capitalisme³⁶⁰.

On en déduit alors que l'Europe occidentale est caractérisée par une stratification des cultures romaine, chrétienne et capitaliste. Par conséquent, on peut imaginer que l'Europe orientale est par opposition barbare, orthodoxe et communiste.

Si pour MacLean la faille entre Europe de l'Est et Europe de l'Ouest se trouve ici, pour Jason Goodwin, et bien d'autres³⁶¹, il s'agit en revanche de la limite de l'Europe tout court. En effet, en lisant les pages de *On Foot to the Golden Horn*, où l'auteur anglais narre son périple à pied de Gdansk à Istanbul, la ligne carpatique introduit dans un monde à part, bien plus proche de Calcutta que de Budapest³⁶² et que, de manière encore plus explicite et exotique..., franchir les Carpates, c'est passer « de la Suisse au Rajastan³⁶³ » ! C'est-à-dire, passer d'un univers « tangiblement européen, ordonné, propre, bien conservé, raisonnablement prospère »

³⁶⁰ Orig. : « *The river marked the limes or the limit of the Roman Empire. Centurions stared across its water into the unknown dark forest and feared barbarians. It formed an eastern border of the Holy Roman Empire; Christianity would be severed along its length and two world wars ignite at the fissure of Europe. Here too, give or take a hundred miles, communism confronted capitalism* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 58.

³⁶¹ Par exemple, l'auteur de la quatrième de couverture du livre d'Andrzej Stasiuk, *Taksim*, définit les Carpates comme « l'extrême-orient de l'Europe ».

³⁶² « On eût pu se croire dans une rue de Calcutta ; cela ne ressemblait pas du tout à l'Europe », Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 176. Orig. : « *It might have been a day on a Calcutta street: it wasn't like Europe at all* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 142.

³⁶³ « À Rucar, je m'étais enfin mis dans l'idée que la Transylvanie faisait partie de la Roumanie. Mais la frontière que nous avons passée était aussi tranchée qu'un bond de Suisse au Rajastan », *ibid.*, p. 299. Orig. : « *In Rucar I'd played with the idea that Transylvania was part of Romania, after all; but the border we'd crossed was as sharp as a leap from Switzerland to Rajastan* », *ibid.*, p. 250.

à un monde où, « par un coup du destin, tout [...] avait sombré dans le toc³⁶⁴ ». En d'autres termes, pour l'auteur anglais passer en Transylvanie roumaine ne signifie pas seulement quitter l'Europe occidentale, mais être complètement « ailleurs qu'en Europe³⁶⁵ ». En effet, pour Goodwin, l'expression « Europe orientale » est un véritable oxymore, car à ses yeux il n'y a pas d'association possible entre Europe et Orient, en particulier cet Orient-là. « Les Carpates formait un mur : de l'autre côté de ce mur, je n'étais pas sûr que l'Europe orientale eût une grande signification, excepté que les géographes l'avaient emporté sur les sociologues, les historiens et les politiciens. Mieux valait parler des Balkans, sinon d'Asie occidentale³⁶⁶ » c'est-à-dire, comme nous le verrons plus tard, la quintessence de la barbarie.

Pour les autres voyageurs de notre corpus, en revanche, la limite de l'Europe est moins stable. MacLean, par exemple, après s'être arrêté sur les nombreux sillages laissés par l'Histoire, se demande si après tout les limites de l'Europe ne seraient pas tracées par la peur de l'Autre.

Où se termine l'Europe ? Si l'Europe est le courage de défendre les droits de l'Homme, est-ce que le continent termine là où commence la peur ? Ses frontières sont-elles fixes ou, comme la marée, tiraillées entre le soleil et la lune, entre inertie et valeur ? Le courage repousse la frontière de la peur³⁶⁷.

Pourtant si MacLean ne pose pas de limites à l'Europe, la configuration qu'il lui donne perpétue la tradition des Lumières d'un espace civilisé, associé depuis la Deuxième Guerre mondiale au concept de droits de l'Homme, en opposition à un espace non-civilisé, et donc barbare³⁶⁸. À ce propos la discussion avec un ami allemand rapportée par Andrzej Stasiuk

³⁶⁴ « À vingt-cinq kilomètres de là se trouvait un autre monde, tangiblement européen, ordonné, propre, bien entretenu, raisonnablement prospère. Par un coup du destin, tout ici avait sombré dans le toc », *ibid.*, p. 184. Orig. : « *Fifteen miles away lay another world, tangibly European, ordered, clean, well-maintained, reasonably prosperous. Everything here, by a twist of fate, had plunged towards the gimcrack* », *ibid.*, p. 148.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 238. Orig. : « beyond Europe », *ibid.*, p. 196.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 288. Orig. : « *The Carpathians were a wall: beyond that wall, I wasn't sure that Eastern Europe meant much, except that geographers had triumphed over sociologists, historians and politicians. If not Western Asia, better to say the Balkans* », *ibid.*, p. 240-241.

³⁶⁷ Orig. : « *Were does Europe end? If Europe is the courage to defend the rights of man, does the continent end where fear begins? Are its borders fixed or, like the tide, subject to the pull between sun and moon, of inertia and valour? Courage pushes back the curtain of fear* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, *op. cit.*, p. 70.

³⁶⁸ Le rôle des Lumières dans la création de l'Europe orientale sera abordé au chapitre suivant.

D'autre part, si l'Europe va de pair avec les Droits de l'homme et que ceux-ci ont été définis depuis 1948 comme universaux, devrait-on en conclure que l'Europe serait universelle et qu'elle pourrait (et voudrait) couvrir le globe entier ? À propos de cette confusion et du rapport entre Droits de l'homme et Civilisation occidentale, on lira avec intérêt l'essai du sinologue français François Julien, *De l'universel. De l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Fayard, 2008.

dans « Journal de bord » est édifiante. Après un bon repas et sirotant du Jim Beam, Stasiuk lui demanda quelles seraient, à son avis, les limites de l'Europe.

[Son ami] avala une gorgée, devint sérieux et définit une sorte d'espace psychique qui s'étendrait aussi loin que s'étendent les valeurs de la démocratie libérale, de la tolérance, et celles issues des Lumières [...]. Mais quelques instants plus tard, [son] interlocuteur, désireux sans doute d'illustrer sa théorie, déclara : entre 1933 et 1945, l'Allemagne n'était pas en Europe³⁶⁹.

Et aujourd'hui, c'est le tour d'une partie de l'ex-Yougoslavie. En définitive, l'Europe serait un espace à géométrie variable ou, pour reprendre la définition ironique de Stasiuk, « un tramway dont on peut descendre, régler ses affaires, et y remonter à un autre arrêt. Ou comme une Église dont on peut être excommunié à sa demande, puis se faire réintégrer³⁷⁰ ».

Plus généralement, en manque de frontières stables, on constate que pour le voyageur occidental l'idée d'Europe est associée au sentiment de chez-soi et donc à sa partie occidentale. À ce propos, les impressions de Primo Levi concernant son passage en Moldavie, gravées dans les pages picaresques de *La Trêve*, sont très parlantes en ce qui concerne le sentiment d'incertitude et d'indétermination qui enveloppe cette partie du continent. En Moldavie, de par la langue et la morphologie humaine et géographique, l'auteur italien a l'impression d'être dans un espace familier ; pourtant, l'illusion est fugace car il suffit de la présence d'un « chameau usé, gris, laineux, chargé de sacs, au museau préhistorique de lièvre, qui respirait la morgue et la pompe vaine » pour « rechasser » le voyageur dans « l'ailleurs »³⁷¹. L'image du chameau en tant que symbole de l'ailleurs réapparaît quelques pages plus loin lorsqu'en Hongrie, certain de s'être débarrassé de sa vision et malgré « les noms impossibles », il se sentira enfin chez lui, en Europe. « En Hongrie, en dépit de ces noms impossibles, nous nous sentions en Europe, sous l'aile d'une civilisation qui était la nôtre, à l'abri d'apparitions alarmantes comme celle du chameau en Moldavie³⁷². » Le chameau de Levi chargé d'images lointaines et insensées, voire incongrues, transporte auteur et lecteur non seulement en dehors de l'Europe, mais aussi dans la pré-histoire, c'est-à-dire en dehors de l'histoire.

³⁶⁹ Andrzej Stasiuk, « Journal de bord », traduit du polonais par Maryla Laurent, in Yuri Andrukhovych et Andrzej Stasiuk, *Mon Europe*, Montricher, Les Éditions Noir sur Blanc, 2004, p. 122.

³⁷⁰ *Ibid.*

³⁷¹ Primo Levi, *La Trêve*, *op. cit.*, p. 223.

³⁷² *Ibid.*, p. 233.

Quarante ans plus tard, Marco Belpoliti, en suivant les traces de Primo Levi associé, comme l'auteur de *Si c'est un homme*, l'Occident (et donc l'Europe ?) à son propre monde : un monde, depuis la chute du mur de Berlin, apparemment bien plus grand que celui de Levi.

Maintenant les frontières entre Est et Ouest, comme j'ai pu le vérifier, ont tendance à s'effacer. Je suis arrivé en Hongrie et je me sens chez moi. Il y a trente ans ce n'était pas possible, aujourd'hui oui. La frontière s'est déplacée plus loin, vers l'orient, vers la Roumanie, vers l'Ukraine. Elle continuera à se déplacer même dans les prochaines années. En 2010, arrivé à Kiev ou Minsk, me sentirai-je chez moi ?³⁷³

La réponse est loin d'être affirmative et d'ailleurs le point d'interrogation utilisé par Belpoliti laisse présager plus d'un doute. En effet, le même auteur se rend compte que la période où il effectue son voyage est, par certains aspects, semblable à celle que Levi avait racontée dans *La Trêve*. Car la trêve de Levi ne fut pas seulement une pause entre la fin des souffrances endurées pendant sa déportation à Auschwitz et l'insupportable sentiment de culpabilité et d'incommunicabilité qui l'obsédèrent tout au long de sa vie, mais elle fut aussi un moment de paix européenne entre l'ouverture des grilles d'Auschwitz et la mise en place du rideau de fer. Belpoliti a, pour sa part, l'impression de vivre la fin d'une deuxième trêve allant, cette fois-ci, de la chute du mur de Berlin aux événements du 11 septembre.

Une fois partis, nous nous sommes rendus compte que nous voyagions à travers l'Europe de l'Est en une période historique très semblable à celle de la « Trêve ». Il nous semblait en effet avoir rejoint la fin de notre propre trêve commencée par l'écroulement du mur de Berlin et la fin du communisme soviétique en 1989, et terminée par l'attaque des Tours jumelles du 11 septembre 2001³⁷⁴.

Si nous nous tournons vers le passé, avant le début de la guerre froide, nous découvrons que l'espace de l'ancienne Europe de l'Est est sillonné par un nombre encore plus grand de frontières donnant l'impression d'un espace instable et en tout cas différent. Le comte Louis-Philippe de Ségur, ambassadeur de Louis XVI auprès de Catherine II, quand il entre en Pologne, écrit dans son journal avoir le sentiment d'avoir laissé derrière lui l'Europe³⁷⁵.

³⁷³ Orig. : « *Ora i confini tra Est et Ovest, come ho verificato, tendono a cancellarsi. Sono arrivato in Ungheria e già mi sento a casa. Trent'anni fa questo non era possibile, oggi sì. Il confine si è spostato più in là, verso oriente, verso la Romania, verso l'Ucraina. Continuerà a spostarsi anche nei prossimi decenni. Nel 2010, arrivato a Kiev o Minsk, mi sentirò a casa?* », Marco Belpoliti, *La prova*, op. cit., p. 165.

³⁷⁴ Orig. : « *Una volta partiti ci siamo resi conto che viaggiavamo attraverso l'Europa dell'Est in un periodo storico molto simile a quello della "Tregua". Ci sembrava infatti di aver raggiunto la fine della nostra stessa tregua cominciata con il crollo del Muro di Berlino e la fine del comunismo sovietico nel 1989, e terminata con l'attacco alle Torri gemelle l'11 settembre 2001* », *ibid.*, p. 6-7.

³⁷⁵ Louis-Philippe, comte de Ségur, *Mémoires, Souvenirs, et Anecdotes, par le comte de Ségur*, vol. I, in *Bibliothèque des mémoires : relatif à l'histoire de France : pendant le 18^e siècle*, vol. XIX, Paris, Librairie de Firmin Didot Frère, 1859, p. 330.

Toujours à la même période, un autre voyageur, l'américain John Ledyard, s'imagine, en passant de la Pologne à la Prusse, franchir la frontière entre deux mondes distincts : l'Europe et l'Asie³⁷⁶. En 1801, le journaliste et homme politique anglais William Cobbett déclare que l'Europe est partagée en deux entre Riga et Trieste³⁷⁷. Parfois l'Europe se termine au Ring de Vienne et parfois c'est à la guise des différents envahisseurs. Chomette nous rappelle que Hitler, le 23 septembre 1941, trois mois après le déclenchement de l'opération Barbarossa, prétendait que « la vraie frontière sera celle qui séparera le monde germanique du monde slave. C'est notre devoir de la placer où nous désirons qu'elle soit³⁷⁸ ». Nous retrouvons les mêmes impressions dans la littérature de fiction : Jonathan Harker, dès la première page du journal intime relatant son voyage vers le château du comte Dracula, à proximité de Budapest écrit avoir l'impression de quitter l'Ouest et d'entrer dans l'Est³⁷⁹.

On peut alors aisément constater que la réflexion sur les limites de l'Europe et ses fondements n'est pas nouvelle, pas plus que la définition de l'Est comme un Autre, sans doute nécessaire à l'identité de celui qui se pense comme occidental. La question qui s'impose alors est de comprendre d'où vient cette opposition et cette relative crainte de l'Orient et de l'Europe orientale en particulier.

II À l'origine de l'Europe orientale

Si l'on en croit le philosophe italien Massimo Cacciari, depuis la période axiale (*Achsenzeit*) jaspérienne, c'est-à-dire la période qui s'étend de 800 à 200 avant notre ère et pendant laquelle « furent posés les fondements spirituels de l'humanité, ceux où elle puise encore aujourd'hui sa substance, et cela simultanément et de façon indépendante, en Chine, aux Indes, en Perse, en Palestine, en Grèce³⁸⁰ », les termes Orient et Est évoquent un large éventail d'images. Selon Cacciari, « les descriptions grecques de l'Asie expriment toujours l'idée de l'illimité : terre sans limites, armées innombrables, pouvoir illimité du Roi – ou

³⁷⁶ John Ledyard, *John Ledyard's Journey Through Russia and Siberia 1787-1788: The Journey and Selected Letters*, ed. Stephen D. Watrous, (Madison: University of Wisconsin Press, 1966), p. 167. Cité par Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford (Ca.), Stanford University Press, 1994, p. 6.

³⁷⁷ William Cobbett, *Letters to the Right Honourable Lord Hawkesbury*, 2nd ed. (London: Cobbett and Morgan, 1802), p. 83. Cité par Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe, op. cit.*, p. 283.

³⁷⁸ Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe, op. cit.*, p. 217-218.

³⁷⁹ Bram Stoker, *Dracula* [1897], traduit de l'anglais par Lucienne Malitor, [s.l.], France Loisirs, 1993, p. 9.

³⁸⁰ Karl Jasper, *Introduction à la philosophie* [1950], traduit de l'allemand par J. Hersch, Paris, Plon, 1965, p. 104.

encore le sens de la confusion, de l'informe, de ce qui, en somme, n'a pas encore 'rencontré' la puissance du limitant³⁸¹ » en opposition au monde grec limité. On remarque que la Grèce et ensuite l'Europe se sont souvent définies en opposition à l'Orient et que, comme l'observe l'historienne Maria Todorova, depuis la Grèce antique, l'Orient a toujours existé comme un concept élastique et ambigu³⁸². On peut affirmer, avec l'essayiste nord-américain d'origine palestinienne Edward Saïd, que l'image de l'Orient est en définitive une mise en scène occidentale : « L'Orient est la scène sur laquelle l'Est entier est renfermé [...]. L'Orient donc paraît être, non pas une extension sans limite au-delà du monde européen connu, mais plutôt un espace fermé, une scène théâtrale rattachée à l'Europe³⁸³. » Pourtant, on ne peut manquer d'observer que l'Orient de Saïd est axé quasi exclusivement sur l'espace du Proche et Moyen-Orient, en particulier autour de la religion musulmane. Or, comme l'a observé Jean-Marc Moura dans *Lire l'exotisme*³⁸⁴, nous pouvons affirmer que non seulement le concept d'Orient se modifie dans le temps, mais qu'il est pluriel. Jean-Marc Moura dans son essai distingue notamment trois types d'Orient :

D'abord un Orient vague, reposant sur l'opposition effective du lieu réellement habité et du lointain mal exploré, repoussé aux lisières de la chimère et du désir. Ensuite deux Orientes mieux connus et qui se perçoivent eux-mêmes comme des unités, l'Orient musulman, profondément intégré au sud de l'Europe tout en étant perçu comme une menace pour le Nord. Puis la coupure de l'Orient byzantin séparant deux pans de la Chrétienté [...]. Cet Orient grec (les Balkans, une partie des pays slaves et de l'Asie proche) a nourri une inspiration littéraire exotique qui n'a certes pas cessé avec la chute de Constantinople³⁸⁵.

À la tripartition de Moura, il convient d'ajouter une quatrième forme d'Orient fondée sur l'opposition civilisé-barbare qui, selon l'historien américain Larry Wolff, surgirait au XVIII^e siècle dans les salons de l'Europe des Lumières. En effet, selon l'auteur de l'essai *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment* l'idée d'Europe orientale est un véritable « travail intellectuel des Lumières³⁸⁶ ». Selon, trois facteurs

³⁸¹ Massimo Cacciari, *Déclinaisons d'Europe*, op. cit., p. 23-24.

Aristote, par exemple, dans sa *Politique*, définit les nations asiatiques, voire orientales, en opposition aux cités grecques, comme « intelligentes et d'esprit inventif, mais [sans] aucun courage, et c'est pourquoi elles vivent dans une sujétion et un esclavage continuel ». Cf. Aristote, *Politique*, VII, 7.

³⁸² Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, New York, Oxford University Press, 1997, p. 31.

³⁸³ Edward W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* [1978], traduit de l'américain par Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1980.

³⁸⁴ Jean-Marc Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992.

³⁸⁵ *Ibid.*, p. 14.

³⁸⁶ Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford (Ca.), Stanford University Press, 1994.

Pour d'autres historiens, comme l'Allemand Hans Lemberg, c'est avec le Congrès de Vienne de 1815 que commence une ré-axation de l'Europe. Hans Lemberg, « Zur Entstehung des Osteuropagegriffs im 19.

ont contribué à la réorientation du continent qui a produit l'Europe occidentale et l'Europe orientale : d'abord le fait que les centres économique, politique et culturel passent de la Méditerranée à la partie Occidentale de l'Europe ; ensuite, par le fait que l'Empire russe, notamment la Russie de Pierre le Grand et de Catherine II, sort de son isolationnisme avec l'intention de se rapprocher de l'Europe des Lumières ; enfin, par le fait que l'Europe des philosophes, investie d'une mission civilisatrice, voit dans la proche Europe orientale un excellent terrain d'expérimentation.

Il est intéressant à plus d'un titre de s'arrêter sur la signification du mot civilisation. Ce néologisme fait son apparition dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle dans l'œuvre de Mirabeau père. L'étymologie renvoie au mot latin « *civitas* » et par conséquent à *civilis* et *civis* : le citoyen, opposé au *rusticus*, l'habitant de la campagne. Au XVIII^e siècle, l'opposition latine entre citadin et campagnard se transforme en une opposition entre « état de culture » et « état de nature ». La civilisation apparaît alors comme l'étape ultime d'un processus évolutif où les sociétés passeraient d'un état barbare à un état civilisé.

L'Europe de l'Est devient ainsi un espace expérimental pour une géographie philosophique, où les grands penseurs de l'époque – Voltaire, Diderot, d'Alembert, Rousseau – se lancent dans une surprenante distribution de conseils dont nous pouvons trouver un riche inventaire dans l'œuvre de Wolff. Voltaire, par exemple, bien qu'il ne soit jamais allé plus loin que Berlin, publie en 1759 et 1763 l'*Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*. Cet ouvrage, dédié à Catherine II³⁸⁷, recommande une Russie gouvernée par un despote éclairé capable de porter les Lumières sur les « ténèbres » qui règnent de Gdansk jusqu'au Danube³⁸⁸. Diderot va même jusqu'à proposer un « plan de civilisation ». En revanche, Rousseau avait un tout autre avis car, craignant les Russes par-dessus tout, il considérait leur expansionnisme comme une tentative de « barbariser » l'Europe. L'auteur du *Contrat social* encourage le peuple polonais dans ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne* (1771) à forger une identité nationale. Il paraît évident que malgré des positions philosophiques qui peuvent être aux antipodes, « les projets des physiocrates confirment ultérieurement que l'Europe orientale était conçue comme un domaine expérimental qui laissait le champ libre aux théories sociales

Jahrhundert. Vom "Norden" zum "Osten" », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 1985, n° 33, p. 48-49.

³⁸⁷ Grâce aussi à son origine allemande, Catherine est considérée comme la patronne des Lumières et véritable héroïne de cet espace philosophique.

³⁸⁸ Cité par Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe*, *op. cit.*, p. 197.

et aux rêveries politiques des Lumières³⁸⁹ ». En effet, comme l'affirme Wolff, « de Paris l'Europe orientale apparaît comme le domaine idéal pour des monarchies éclairées, puisque les despotismes étaient ainsi placés à une distance rassurante et que les philosophes pouvaient paisiblement dispenser leurs opinions et conseils³⁹⁰ ». Autrement dit, « l'invention de l'Europe orientale a été dans l'histoire des idées un événement d'auto-promotion subtile et parfois d'auto-félicitation ouverte³⁹¹ ».

De plus, avec la naissance de l'ethnographie et de l'anthropologie, pour les voyageurs l'Europe orientale devient un terrain de recherche extraordinaire car ici Asie et Europe se rencontrent, passé et présent ne font qu'un : « L'Europe de l'Est suggère que la ligne entre l'évocation littéraire et l'observation anthropologique n'était pas emphatique. L'Europe de l'Est était précisément cette partie de l'Europe où de tels vestiges étaient mise en relief, un lieu où l'histoire ancienne rencontrait l'anthropologie³⁹². » Ici, Romains, Scythes et Barbares évoluent devant les regards dépaysés des voyageurs occidentaux. Dans les mémoires de Louis-Philippe, comte de Ségur, héros français de la Révolution américaine et ambassadeur de France en 1785 et 1789 à la cour de Catherine II, la population russe apparaît comme la réincarnation des barbares sculptés sur la colonne de Trajan ; l'actuelle Moldavie serait un croisement entre les anciens Romains et les Scythes, et la langue roumaine serait la langue des anciens légionnaires romains ; Saint-Pétersbourg lui apparaît comme un mélange de barbarie et de civilisation, une synthèse du X^e et du XVIII^e siècle, de l'Asie et de l'Europe, des rudes Scythes et des Européens raffinés, une noblesse brillante et un peuple misérable³⁹³. En 1717, l'écrivaine anglaise Lady Mary Wortley Montagu, dans ses lettres relatant son voyage de Vienne à Constantinople, a elle aussi l'impression de traverser un espace incertain et sans repères. Dans les Balkans, affirme-t-elle, les peuples sont tellement primitifs et pauvres qu'elle se croirait en Afrique ou parmi les Indiens d'Amérique³⁹⁴. Ces considérations provenant des

³⁸⁹ Orig. : « *From Paris Eastern Europe appeared as an ideal domain for enlightened monarchy, inasmuch as despotism was displaced to a reassuring distance, and the philosophes could contribute their opinions and advice* », *ibid.*, p. 359.

³⁹⁰ *Ibid.*

³⁹¹ Orig. : « *the invention of eastern Europe was a subtly self-promoting and sometimes overtly self-congratulatory event in intellectual history* », *ibid.*, p. 360.

³⁹² Orig. : « *Eastern Europe, suggests that the line between literary evocation and anthropological observation was not an emphatic one. Eastern Europe was precisely that part of Europe where such vestiges were in evidence, where ancient history met anthropology* », *ibid.*, p. 286.

³⁹³ Louis-Philippe, comte de Ségur, *Mémoires, souvenirs, et anecdotes, par le comte de Ségur, op. cit.*, p. 329-330.

³⁹⁴ Lady Mary Wortley Montagu, *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu [1708-1720]*, Oxford, Clarendon Press, 1965, p. 293-296.

Lumières se passent de commentaires mais, comme nous aurons l'occasion de le voir par la suite, leur écho résonne encore aujourd'hui.

Nous pouvons alors observer que si l'Orient est considéré par les Romantiques comme une terre d'opulence, un paradis exotique et ancestral, l'Europe orientale est, en revanche, la terre de l'intrigue, de la barbarie, du primitif, du cruel. Toutefois, « l'idée d'une Europe orientale comme un espace folklorique de chansons et de danses, élaborée pour la première fois à la période des Lumières, a survécu au vingtième siècle et jusqu'à nos jours³⁹⁵ », affirme Wolff. Les exemples ne manquent pas. L'historien américain William Milligam Sloane, au début du XX^e siècle, plus précisément en 1914, dans son livre *Balkans: A Laboratory of History*, affirme que la partie « la plus sauvage d'Europe » était bien plus intéressante que son *Midwest* du fait que cet espace entre barbarie et civilisation était non seulement beaucoup plus peuplé, mais surtout parce qu'il était habité par des Caucasiens, c'est-à-dire des blancs. Aujourd'hui encore, si l'on en croit Robert Kaplan et son essai *Balkan Ghost*, la barbarie rôde dans ces contrées. En effet, le journaliste américain, dans un livre qui aurait eu d'ailleurs une influence considérable auprès du Pentagone et de l'entourage du président américain Bill Clinton à la veille de l'intervention armée en ex-Yougoslavie, ose l'acrobatie intellectuelle de lier l'origine de la folie nazie à l'espace balkanique. Voici ce qu'il écrit dans son prologue intitulé « Saints, Terrorists, Blood and Holy Water » : « Le nazisme, par exemple, peut revendiquer des origines balkaniques. Parmi les asiles de nuit de Vienne, un terrain fertile de ressentiments ethniques proche du monde slave méridional, Hitler apprit comment haïr de manière aussi ignoble³⁹⁶. »

De nos jours, comme le montrent l'étonnante affirmation de Kaplan ou encore les quelques extraits de Goodwin que nous avons évoqués précédemment, l'image générale de l'Europe de l'Est ne s'est guère améliorée. Nous en avons d'ailleurs la confirmation en lisant le guide touristique parodique consacré au pays imaginaire de Molvanie, *Molvanîa. A Land Untouched by Modern Dentistry*, traduit en français sous le titre *La Molvanie. Le pays que s'il existait pas, faudrait l'inventer*. Encore une fois, le lecteur est heurté à un espace barbare, sans Histoire et avec de liens ténus avec l'Occident : « En 863 ap. J. C., à l'arrivée du missionnaire

³⁹⁵ Orig. : « *The idea of Eastern Europe as a folkloric domain of song and dance, first elaborated in the age of Enlightenment, has survived into the twentieth century and our own times* », Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe*, op. cit., p. 331.

³⁹⁶ Orig. : « *Nazism, for instance, can claim Balkan origins. Among the flophouses of Vienna, a breeding ground of ethnic resentments close to the southern Slavic world, Hitler learned how to hate so infectiously* », Robert D. Kaplan, *Balkan Ghost: A Journey Through History*, New York, Picador, 1993, p. li.

Saint Parthag, l'Empire se convertit au christianisme pour revenir au paganisme dès son départ l'année suivante³⁹⁷. » La Renaissance ne dura que trois semaines... : « Pendant une brève période, la culture de la Renaissance fut florissante en Molvanie – selon certains historiens, cette période, située fin 1503, dura trois semaines environ³⁹⁸. » Le système politique, bien que fondé sur une « constitution moderne », est loin d'être un exemple de démocratie du fait que tous les pouvoirs sont dans les mains d'un « Grand Sorcier, dont les décisions ne pourraient être contredites qu'à la pleine lune³⁹⁹ ». De plus, il s'agit d'un pays homophobe⁴⁰⁰, misogyne⁴⁰¹ et, comme le suggère le troisième et dernier quatrain de son hymne national, raciste : « L'Harmonie et la paix régneront // Tous les envahisseurs expireront // Chantons, chantons, pour la nation // Hors de la patrie le gitan et sa malédiction⁴⁰². » En Molvanie, la corruption est généralisée à tous les stades de la société, les mafias sont puissantes, les crimes incontrôlables. C'est le paradis du marché noir et le haut-lieu de la prostitution et de la pornographie. D'ailleurs, selon les auteurs du guide, c'est dans sa capitale Lutenblag que fut publiée, en 1506, la toute première lithographie pornographique⁴⁰³. Et c'est ici que se trouvent aussi les plus vieilles centrales nucléaires d'Europe : « Le célèbre réacteur nucléaire de Gyrorik, l'un des plus vieux d'Europe – certaines fissures datent des années 1960⁴⁰⁴ ». Évidemment, plus on avance vers l'est, plus le décalage est impressionnant. À Lublova, par exemple, sur la frontière orientale du pays, « c'est le retour au Moyen Âge⁴⁰⁵ ».

De même que la Molvanie est décrite comme un pays « entre l'ancien et le nouveau monde⁴⁰⁶ », depuis les Lumières, l'Europe orientale est définie comme la terre du demi : demi-colonisée, demi-civilisés ; comme un espace énigmatique « situé quelque part entre l'Europe et l'Orient, entre civilisation et barbarie, entre vrai et faux⁴⁰⁷ ».

Les lieux exotiques inventés par la littérature et situés dans l'Europe de l'Est ne se limitent pas à la seule Molvanie mais sont plus anciens et leur nombre est considérable. En

³⁹⁷ Santo Cilauro et al., *La Molvanie, op. cit.*, p. 12.

³⁹⁸ *Ibid.*

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 14.

⁴⁰⁰ *Ibid.*, p. 37.

⁴⁰¹ *Ibid.*

⁴⁰² *Ibid.*, p. 17.

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 46.

⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 165.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 99.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 15.

⁴⁰⁷ Orig. : « *Located somewhere between Europe and the orient, between civilisation and barbarism, between true and false* », Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe, op. cit.*, p. 137.

effet depuis avril 2010, sur le site Internet de l'influent hebdomadaire économique anglais *The Economist*, dans l'article « Redrawing the Maps »⁴⁰⁸, on peut observer le plan d'une Europe particulière et originale où les différents pays peuvent se déplacer librement afin de mettre un terme aux vieilles querelles entre voisins ou, tout simplement, pour bénéficier d'un climat plus favorable. On voit alors l'Angleterre en compagnie du Pays de Galles, de l'Écosse et de l'Irlande du Nord quitter les brouillards nordiques pour occuper une place au soleil dans la partie méridionale du continent, non loin de l'Espagne et du Portugal, et à leur place s'installer la Pologne qui trouverait enfin un peu de répit, loin de ses deux voisines – l'Allemagne et la Russie – parfois trop encombrantes. On observe encore avec intérêt que la Biélorussie prend la place des pays Baltes, qui sont partis à la dérive à l'ouest de l'Irlande alors que la Suisse, chassée par l'Autriche, se trouve coincée entre la Norvège et la Suède. La Botte italienne séparée de sa partie méridionale, est unifiée à la Sicile, et prend l'appellation exotique... de « Bordello ». Le lecteur ne manquera pas de relever la présence dans la partie centre-orientale du continent européen de quatre pays jusqu'alors absents des atlas géographiques : la Ruritanie, la Bordurie, la Vulgarie et la Syldavie, quatre royaumes sortis de l'imaginaire occidental⁴⁰⁹. En effet, comme l'observe Vesna Goldsworthy dans *Inventing Ruritania*, cette partie du continent offre une double attraction pour les écrivains à la recherche d'exotisme : comme les colonies, elle offre des couleurs exotiques très vives, mais contrairement à elles, elle promet à la fois le pouvoir et l'amour romantique, il y a là une véritable colonisation de l'imaginaire⁴¹⁰.

⁴⁰⁸ Sans auteur, « Redrawing the Maps » [en ligne], London, The Economist, 2010. Disponible sur <<http://www.economist.com/node/16003661>> (consulté le 10 octobre 2012).

⁴⁰⁹ La Ruritanie apparaît dans le récit de Anthony Hope, *The Prisoner of Zenda* (1894) ; la Vulgarie dans le film *Chitty Chitty Bang Bang* (1968) de Ken Hughes. La Syldavie et la Bordurie apparaissent dans les aventures de Tintin, en particulier dans *Le Sceptre d'Ottokar* (1939) et plus tard dans *L'Affaire Tournesol* (1956).

Nous ajoutons aussi quelques autres pays imaginaires situés dans l'Europe de l'Est : Graria, Alvania, Anatruria, Baltonia, Bandrika, Bereznik, Betonia, Boloxnia, Borovia, Bothalia, Brazillia, Clabia, Evarchia, Barostyrie, Brslavie, Brezelburg, Carpathie, Cracozie, Esturie, Freedonia, Gelorstein, Herzoslovaquie, Karathie, Morsovie, Moldovalaquie, Moumagnie, Vorodine... La liste, sans être exhaustive, donne une idée de la fertilité de cette partie d'Europe.

⁴¹⁰ Vesna Goldsworthy, *Inventing Ruritania: The Imperialism of Imagination*, New Heaven and Londo, Yale University Press, 1998, p. 60.

III Les stéréotypes renversés

Nous avons rencontré une importante panoplie de stéréotypes sur l'Europe de l'Est. Le moment est venu de se demander quel est la fonction du stéréotype dans le monde contemporain et surtout quelles sont ses fonctions.

Aujourd'hui le stéréotype, défini en tant que « prêt-à-porter de l'esprit » par Ruth Amossy ou « *pictures in our minds* » par l'auteur de ce néologisme, le journaliste américain Walter Lippmann, fait partie intégrante de notre quotidien où « la presse, la B.D., les best-sellers, le cinéma, la publicité, ne cessent de renforcer ou de forger à notre usage des stéréotypes de tout acabit⁴¹¹ ». Défini par Amossy comme « l'une des grandes obsessions des temps modernes⁴¹² », il joue un rôle fondamental dans la société de communication dans laquelle nous vivons car, comme l'a observé Lippmann, par sa rigidité, il permet une extraordinaire économie discursive nécessaire, car un contact direct avec toutes les réalités qui nous entourent et nous touchent est aujourd'hui de moins en moins concevable : « On n'a ni le temps ni l'occasion de se connaître intimement. À la place nous notons un trait qui marque un type bien connu, et nous remplissons le reste au moyen des stéréotypes que nous avons en tête. »

S'il n'y avait pas d'uniformité réelle dans notre entourage, il n'y aurait pas économie mais uniquement erreur dans l'habitude humaine d'accepter le déjà-vu en place du vu. Mais il y a des uniformités suffisamment précises, et le besoin d'économiser l'attention est tellement inévitable, que le renoncement à tous les stéréotypes en faveur d'une approche tout à fait innocente de l'expérience appauvrirait la vie humaine⁴¹³.

Selon Ruth Amossy, le stéréotype couvre aussi un rôle social indispensable à la vie communautaire :

Les sociologues estiment que les images collectives ont pour effet de manifester la solidarité du groupe et d'assurer sa cohésion. Elles traduisent la participation à une vision du monde commune qui donne à un ensemble d'individus isolés la sensation de former un corps social homogène. De plus, la fonction du stéréotype dans un groupe social est « de perpétuer les événements de son histoire [...], de le protéger contre toute menace de changement ». Il va de soi que la représentation collective, relativement stable

⁴¹¹ Ruth Amossy, *Les Idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, coll. « Le Texte à l'œuvre », 1991, p. 9.

⁴¹² *Ibid.*, p. 11.

⁴¹³ Walter Lippmann, *Public Opinion*, New York, Harcourt, Brace and Co., 1922. Cité par Ruth Amossy, *Les Idées reçues*, op. cit., p. 38.

malgré ses capacités d'évolution, cimente l'édifice social en fixant ses modes de penser et de sentir. C'est dire qu'elle joue un rôle stabilisant et conservateur⁴¹⁴.

Si à l'intérieur du Je, le stéréotype a une fonction unificatrice vis-à-vis de l'Autre, il peut assumer différents rôles selon qu'il est utilisé comme masque, comme point de départ ou comme barrière. Ce dernier cas, source d'incompréhensions et parfois de fortes désillusions, est le plus fréquent et il pourrait être conjugué dans l'expression « tu es comme je te crois et pas autrement ». Ici, la seule image de l'Autre est celle du stéréotype dont nous avons une belle illustration dans le récit de Kauffmann, quand il se souvient de son aventure amoureuse au Canada avec Mara, une jeune fille lituanienne qui ne voyait en lui qu'une image stéréotypée du Français romantique et libertin de la belle époque :

N'avais-je pas rêvé ou tout au moins enjolivé toutes ces années ? N'avais-je pas délaissé la réalité pour des chimères ? Mara donnait l'impression d'avoir vécu cette idylle de jeunesse sans trop d'états d'âmes. J'étais passé dans sa vie comme une sorte d'acteur exotique, symbolisant vaguement la figure du Français tel qu'il pouvait apparaître dans ses lectures⁴¹⁵.

Mais le stéréotype peut être le point de départ pour une évolution de l'image : « On m'a dit que tu es comme ça, mais je veux te voir mieux. » On passe dans ce cas de la croyance à une expérience qui nécessite le temps de la rencontre et de la réflexion. Le stéréotype ici ne serait que la première étape d'un parcours que Roland Barthes a très bien présenté dans son essai *La Chambre claire*⁴¹⁶, à savoir une connaissance qui commence par l'acceptation aveugle et inconsciente du stéréotype, suivie par un refus autant aveugle de celui-ci, pour aboutir enfin à son appréciation et à une forme de malentendu profitable qui n'empêcherait en rien la rencontre, le dialogue et, pourquoi pas, l'amitié. En effet, le portrait de famille de Barthes, ainsi que le stéréotype, ne devient supportable et surmontable que si l'on effectue une lecture au troisième degré : si « le premier degré ne procure ses joies simples qu'au prix d'une perpétuelle mystification [, le] second degré assure à celui qui s'y voue les plaisirs subtils de la déconstruction et de la dénonciation⁴¹⁷ », c'est au troisième degré que l'on a « *enfin* la liberté de trouver [le cliché] peut-être juste⁴¹⁸ ».

⁴¹⁴ Ruth Amossy, *Les Idées reçues*, op. cit., p. 36.

⁴¹⁵ Jean-Paul Kauffmann, *Courlande*, op. cit., p. 285.

⁴¹⁶ Roland Barthes, *La Chambre claire. Notes sur la photographie*, Paris, Seuil-Gallimard, 1980.

⁴¹⁷ Ruth Amossy, *Les Idées reçues*, op. cit., p. 78

⁴¹⁸ Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 107.

Dans la dernière typologie de stéréotypes recensée, celle où il agit en tant que masque et que l'on pourrait conjuguer avec l'expression « je te laisse croire que je suis comme tu me crois », les rôles sont inversés et le choix de s'habiller d'un stéréotype est effectué par le sujet du cliché, comme s'il prenait la pose. Ainsi, ce choix offre d'une part une forme de protection vis-à-vis d'interférences extérieures et d'autre part il rassure le locuteur dans ces certitudes. Nous retrouvons un exemple typique du port volontaire du masque dans les pages cocasses qu'Aleksandar Hemon consacre à l'attitude des immigrants bosniaques de Detroit face aux attentes des Américains :

Ce petit numéro de danse [folklorique] est aussi supposé impressionner nos bienfaiteurs américains potentiels, qui sont davantage susceptibles de déboursier un peu de leur argent caritatif en soutien de l'Association des Bosniaques-américains s'ils sont convaincus que notre culture n'a rien à voir avec la leur car cela leur permet d'afficher leur tolérance et, maintenant que nous avons atteint leurs côtes et que nous ne risquons plus de repartir, de contribuer à la préservations de nos coutumes inintelligibles, telle une mouche dans de la résine⁴¹⁹.

Il s'agit d'une posture qui reflète aussi un refus du nouvel ordre. En effet, nous verrons dans la troisième partie que si la plupart des habitants des pays de l'ancienne Europe de l'Est fuient l'Est aspirant à une occidentalisation effrénée qui impressionne plus d'un voyageur, d'autres se forment une Europe personnelle à partir de certains stéréotypes qui les définissent très souvent de manière négative. L'auto-conscience et la possession du stéréotype, même s'il est négatif, est l'ultime rempart que se donne un monde voué à une rapide occidentalisation.

⁴¹⁹ Aleksandar Hemon, *Le Projet Lazarus*, photos de Velibor Bozovic, traduit de l'américain par Johan-Frédéric Hel Guedj, Paris, Robert Laffont, coll. « Pavillons », 2010, p. 28. Voir aussi note bio-bibliographique.

CHAPITRE 3

D'UNE UTOPIE À L'AUTRE

Dans les chapitres précédents, nous avons pu constater que l'espace de l'ancienne Europe de l'Est est richement parcouru de frontières. Parallèlement, depuis les années 1980, et plus particulièrement après la chute du mur de Berlin, dans le milieu académique et au-delà, on assiste à un retour des concepts d'Europe centrale, de *Mitteleuropa* et, plus généralement, à une éclosion de centres un peu partout en Europe.

Dans les pages qui suivent, nous réfléchirons, dans un premier temps, aux significations que l'Europe centrale revêt à l'orée du XXI^e siècle. Ensuite, nous passerons à l'analyse de la *Mitteleuropa*, et nous terminerons cette deuxième partie focalisée sur la frontière en proposant une nouvelle conception de l'Europe et du citoyen européen.

I Centres d'Europe et Europes centrales

Depuis la chute du mur de Berlin, parallèlement au refus du mot « Est », les voyageurs constatent une floraison considérable de centres. Dans le premier chapitre, nous avons déjà pu observer avec Chomette que la frontière de l'Union européenne passe de manière paradoxale à quelques kilomètres de l'obélisque indiquant le centre géographique de l'Europe que des savants géographes ont situé près du village de Purnsuskis, en Lituanie. Pourtant, celui-ci n'est que le premier d'une longue série. Au long de leur parcours, en effet, Rumiz et Chomette avaient déjà croisé un autre centre géographique, calculé cette fois-ci par les géographes de l'Empire austro-hongrois et situé dans le village de Dilove, en Ukraine, non loin de la frontière roumaine et, encore une fois, non loin des frontières de l'Union européenne. Il est évident que la présence de ses monuments ne fait qu'augmenter chez les voyageurs le sentiment qu'en définitive ils ne sont pas en train de parcourir la frontière de l'Europe, mais son centre.

L'est, mon œil ! L'endroit où je me trouve en ce moment est le centre. Le ventre, l'âme du continent. Et cette âme est entièrement en dehors de cet échafaudage bureaucratique qu'on appelle l'Union européenne.

[...] C'est ici que bat le cœur, à des centaines de kilomètres au-delà de l'ex-rideau de fer, entre les bouleaux et les grands fleuves méandreux, dans une *terra incognita* faite de périphéries oubliées⁴²⁰.

Pourtant, en regardant *Die Mitte*, un désopilant *road-movie* à la recherche du véritable centre de l'Europe, du réalisateur Stanislaw Mucha, on découvre que les prétendants sont bien plus nombreux⁴²¹. Il y aurait des centres en Allemagne, par exemple, dans la ville de Cölbe et plus exactement, selon M. Schmidt, au milieu de son propre jardin, (d'ailleurs bien défendu par un escadron de nains de jardins...), mais il y a aussi Tilleberg, dans les montagnes bavaroises. En Slovaquie, selon le calcul de l'ingénieur qui traça le chemin de fer mitoyen à l'église de Krahule, le centre de l'Europe se trouverait à l'intérieur de cette même église. En Pologne, trois villages s'enorgueillissent d'être le centre du continent : Sochowola, où Mucha assiste aux essais pour l'inauguration du monument indiquant l'emplacement du centre de l'Europe ; Kutno, où se trouve le monument indiquant le centre de la nouvelle Europe, et enfin Piątek où le véritable centre, selon un autochtone, ne se trouve pas là où le monument est placé, mais bien caché dans la campagne environnante. Et puis, il y a les villes de Dilove, en Ukraine, et de Purnuskis, en Lituanie. On trouve donc des centres partout, même là où l'on s'y attendrait le moins, comme par exemple le restaurant Mittelpunkt-Europa, situé en Autriche et plus précisément à Braunau am Inn, ville entrée dans l'Histoire non pas pour des raisons gastronomiques, mais plutôt pour avoir été le lieu de naissance d'Adolf Hitler⁴²².

Cette prolifération de centres n'est pas fortuite, mais elle est la conséquence directe d'une part de la perte d'une frontière stable et définie, comme l'avait été le rideau de fer pendant la Guerre froide, et d'autre part d'un retour retentissant au sein du débat public des concepts d'Europe centrale d'abord et de sa déclinaison allemande de *Mittleuropa* ensuite, depuis la fin des années 1960. En effet, comme l'observe le géographe français Michel Foucher,

⁴²⁰ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 13. Orig. : « Macché Est. Questo dove mi trovo è il Centro. La pancia, l'anima del Continente. E quest'anima sta tutta fuori da quell'impalcatura burocratica che si chiama Unione europea [...]. Il cuore batte qui, centinaia di chilometri oltre l'ex Cortina di ferro, tra betulle e i grandi fiumi divaganti, in una "terra incognita" fatta di periferie dimenticate », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 15

⁴²¹ Stanislaw Mucha, *Die Mitte* [DVD], Arté, Hessischer Rundfunk (HR) Standfilm Produktion GmbH, 2004. Stanislaw Mucha est né en 1970 en Pologne. D'abord acteur et assistant à la réalisation, il s'intéresse à la mise en scène et réalise de nombreux documentaires qu'il produit, dont *Absolut Warhola* (2001), *Reality shock* (2005), *Toute la vérité sur Dracula* (2010) et aussi des fictions parmi lesquelles *L'Espoir* (2007), *L'Espérance* (2007) et *Un miracle* (2000). Il obtient le prix Jeunes talents de la fondation DEFA de Berlin en 2001 entre autre.

⁴²² C'est Napoléon qui indiqua comme centre de l'Europe l'endroit, à proximité de Braunau am Inn, où eut lieu, le 16 mars 1811, le grand rite de « remise de l'épouse » entre l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche et l'Empereur français.

après 1968, le terme Europe « centrale » était employé comme un concept dissident et transgressif par rapport à l'ordre dicté de Moscou. La régression politique provoquée par le deuxième coup de Prague, application de la doctrine Brejnev de souveraineté limitée et de contrôle du glacis externe par la force, avait conduit un petit noyau d'intellectuels tchèques à récuser la notion d'Europe de l'Est, expression d'une acceptation par l'Ouest d'un ordre imposé à l'Est. Les textes de Havel et de Kundera insistent sur l'appartenance à l'Europe, à sa civilisation, à sa culture, à son passé, et non pas à un demi-bloc défini par sa fonction de glacis⁴²³.

Milan Kundera, avec son article « "Un Occident kidnappé" ou la tragédie de l'Europe centrale »⁴²⁴, fut parmi les premiers à soulever la question de l'Europe centrale à un moment où l'Europe était clairement partagée entre un Est communiste et un Ouest capitaliste. L'article, paru pour la première fois en 1983, se veut avant tout une sonnette d'alarme vis-à-vis d'une Europe occidentale (qu'il appelle d'ailleurs Europe) de plus en plus éloignée de ses racines culturelles et donc, aux yeux de Kundera, de sa véritable identité. En effet, pour Kundera la tragédie de l'Europe centrale, définie par l'auteur comme la partie de l'Europe « située géographiquement au Centre, culturellement à l'Ouest et politiquement à l'Est⁴²⁵ », est due non seulement à l'oppression de la dictature communiste, mais aussi à la faiblesse et à l'évanescence de son lien avec l'Occident accusé de laisser derrière lui « l'époque de la culture » et par ce fait de condamner l'existence de l'Europe centrale. Car, selon Kundera, « seulement dans le monde qui garde une dimension culturelle, l'Europe centrale peut encore défendre son identité, peut encore être perçue telle qu'elle est. Sa vraie tragédie n'est donc pas la Russie, mais l'Europe⁴²⁶ ».

À ce point, la question est de savoir quelle sont les limites de l'Europe centrale. Kundera refuse catégoriquement de lui donner des limites géographiques car, à ses yeux, celle-ci « n'est pas un État, mais une culture ou un destin. Ses frontières sont imaginaires et doivent être tracées et retracées à partir de chaque situation historique nouvelle⁴²⁷ ». Selon Kundera, le premier signe d'une unité culturelle remonterait au milieu du XIV^e siècle quand, à l'université Charles de Prague, plusieurs intellectuels de différentes origines défendent l'idée « d'une communauté multinationale où chacun a droit à sa propre langue⁴²⁸ ». Mais la véritable unité

⁴²³ Michel Foucher, *Fragments d'Europe*, *op. cit.*, p. 56.

⁴²⁴ Milan Kundera, « "Un Occident kidnappé" ou la tragédie de l'Europe centrale », *Le Débat*, 1983/5, n° 27, p. 2-23.

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 2.

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 13.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 8.

⁴²⁸ *Ibid.*

culturelle, il la retrouve surtout à partir du XVII^e siècle par le biais de l'art baroque, puis au XVIII^e siècle autour de la musique, au XIX^e siècle dans le théâtre et ses dernières lueurs dans les chefs-d'œuvres littéraires du XX^e siècle.

EUROPE CENTRALE. XVII^e siècle : l'immense force du baroque impose à cette région, multinationale et, pourtant, polycentrique, aux frontières mouvantes et indéfinissables, une certaine unité culturelle. L'ombre attardée du catholicisme baroque se prolonge au XVIII^e siècle : aucun Voltaire, aucun Fielding. Dans la hiérarchie des arts, c'est la musique qui occupe la première place. Depuis Haydn (et jusqu'à Schonberg et Bartok) le centre de gravité de la musique européenne se trouve ici. XIX^e siècle : quelques grands poètes mais aucun Flaubert ; l'esprit du Biedermeier : le voile de l'idylle jeté sur le réel. Au XX^e siècle, la révolte. Les plus grands esprits (Freud, les romanciers) revalorisent ce qui fut pendant des siècles méconnu et inconnu : la rationnelle lucidité démystificatrice ; le sens du réel ; le roman. Leur révolte est juste à l'opposé de celle du modernisme français, antirationaliste, antiréaliste, lyrique ; (cela causera bien des malentendus). La pléiade des grands romanciers centre-européens : Kafka, Hasek, Musil, Broch, Gombrowicz : leur aversion pour le romantisme ; leur amour pour le roman prébalzacien et pour l'esprit libertin [...] ; leur méfiance à l'égard de l'Histoire et de l'exaltation de l'avenir ; leur modernisme en dehors des illusions de l'avant-garde⁴²⁹.

Toutefois, comme on peut facilement l'imaginer, ce concept d'Europe centrale ne fait pas l'unanimité. L'écrivain Predrag Matvejevitich dans *La Méditerranée et l'Europe*, nous rappelle que pour certains penseurs l'Europe centrale n'a jamais existé. Pour l'écrivain autrichien Josef Haslinger, par exemple, « l'Europe centrale est un cirque ambulante pour intellectuels⁴³⁰ » ; pour le philosophe et ancien dissident hongrois György Bence, elle « fait partie du kitsch politique⁴³¹ » et pour Lajos Grendel, écrivain slovaque de langue hongroise, c'est tout simplement une invention des écrivains. Pour d'autres, si l'Europe centrale existe, elle prend une toute autre signification. Ainsi, pour l'écrivain Jason Goodwin, elle assume une valeur politique et son existence ne dépasserait pas la période délimitée par les deux guerres mondiales : « "Europe centrale", comme "États successeurs" étaient des termes appartenant aux deux décennies de l'entre-deux-guerres : avant, on parlait de l'Empire austro-hongrois, qui comprenait Cracovie. Après, cela était devenu le bloc de l'Est⁴³². »

⁴²⁹ Milan Kundera, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1996, p. 158-159.

⁴³⁰ Predrag Matvejevitich, *La Méditerranée et l'Europe. Leçon au Collège de France*, Paris, Édition Stock, 1998, p. 121.

⁴³¹ *Ibid.*, p. 122.

⁴³² Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, *op. cit.*, p. 118. Orig. : « 'Central Europe', like 'Successor States', belonged to the two decades between the wars : before, people would speak of the Austro-Hungarian empire, which included Cracow; afterwards, the Eastern bloc », *On Foot to the Golden Horn*, *op. cit.*, p. 92.

D'autres, comme Peter Handke cité toujours par Matvejevitch, n'y voient en revanche qu'un espace climatique pluvieux et humide qui s'opposerait à la lumière méditerranéenne :

L'Europe centrale : c'est une notion qui n'a pour moi qu'un sens météorologique. J'y ai bien pensé pendant mes longues promenades dans les Alpes juliennes. Lorsque j'étais dans le sud des Alpes et que je regardais les nuages qui couronnaient les sommets, je songeais à l'Europe centrale comme à un pays sis de l'autre côté, où tombait la pluie et où sévissait le brouillard. Je me disais : tu vois, toi tu es du nord, et dans le karst le vent souffle, le soleil brille, il y a des pins et des figuiers... L'Europe centrale - terme que je n'emploierais jamais avec une connotation idéologique - c'est une chose qui est liée à des phénomènes de climat⁴³³.

Pour le poète ukrainien Yuri Andrukhovych, il s'agit en revanche de l'espace tiraillé entre Allemagne et Russie :

Vivre entre Russes et Allemands est le destin historique de l'Europe centrale. Historiquement, la peur centre-européenne oscille entre deux dangers : les Allemands arrivent, les Russes arrivent. La mort centre-européenne est une mort en prison ou au camp, et, de plus, collective, *Massenmord, zatchystka*. Le voyage centre-européen est la fuite. Mais d'où et vers où ? Des Russes vers les Allemands ? Ou des Allemands vers les Russes ?⁴³⁴

Cette conception rejoint celle donnée par Fernand Braudel dans la préface de *Les Trois Europes*, de l'historien hongrois Janos Szcus, c'est-à-dire un espace tiraillé entre Europe occidentale et Europe de l'Est qu'il appelle Europe médiane.

Les limites entre ces trois Europes déplacées au cours de leur longue histoire, mais déplacées plus à l'est ou plus à l'ouest, ces trois univers se maintiennent, s'affirment, se rapprochent, s'écartent et, à chaque instant de leur destin, s'expliquent l'un par l'autre. [...] À leur contact, le Centre-Est penche toujours vers l'un ou vers l'autre de ses voisins, trahit l'un, adopte l'autre, mais change aussi sans trop le vouloir. À ce va-et-vient, qui malmène ou renverse « ses structures », cette Europe médiane souffre la plupart du temps, n'arrive pas à être elle-même, à s'accomplir. Est-ce en raison seulement de sa position territoriale, d'une mitoyenneté à laquelle elle ne saurait échapper ? Les voisins ont trop d'avantages : l'Ouest s'ouvre sur l'immensité de l'Atlantique, à lui l'Amérique. L'Est s'élargit au détriment de l'épaisseur massive de l'Asie. [...] L'Europe médiane n'aura jamais cette chance inouïe de se gonfler d'espace, d'exploser hors d'elle-même. Ses voisins la cernent, l'emprisonnent⁴³⁵.

⁴³³ Cité par Predrag Matvejevitch, *La Méditerranée et l'Europe*, op. cit., p. 116.

Cette partition climatique, comme l'observent Schultz et Natter, était très en vogue au XIX^e siècle et elle était souvent employée pour justifier certaines volontés d'expansion. Cf. Hans-Diedrich Schult et Wolfgang Natter « Imagining *Mitteleuropa*: Conceptualizations of 'Its' Space In and Outside German Geography », *European Review of History*, London, Routledge, vol. 10, n° 2, 2003, p. 273-292.

⁴³⁴ Yuri Andrukhovych, « Remix centre-européen », traduit de l'ukrainien par Maria Malanchuk, in Yuri Andrukhovych et Andrzej Stasiuk, *Mon Europe*, op. cit., p. 46-47.

⁴³⁵ Ferdinand Braudel, « Préface », in Jenő Szűcs, *Les Trois Europes*, Paris, L'Harmattan, 1985.

En revanche, une définition tout à fait originale de l'Europe centrale nous est offerte par l'écrivain polonais Andrzej Stasiuk. En effet, loin de la plupart des penseurs, Stasiuk choisit la géographie, et plus précisément sa géographie personnelle, pour délimiter son Europe centrale. Si pour Kundera il est vain de délimiter l'Europe centrale, pour Stasiuk c'est à partir de sa délimitation qu'elle peut avoir enfin un sens. Ainsi, selon Stasiuk, il suffirait d'un compas et d'une carte géographique pour dessiner sa propre Europe centrale :

Je me sers d'un compas comme les géographes d'antan, les explorateurs, les chefs des expéditions d'autrefois : il me permet de mesurer les distances. Sa fonction essentielle, géométrique, s'impose d'elle-même pourtant. Je pique la pointe à l'endroit où je me trouve actuellement et où tout porte à croire que je resterai. Je place le bout de l'autre branche là où je suis né et où j'ai passé une grande partie de mon existence. La distance ainsi définie représente une mesure de référence lorsque nous voulons concilier notre biographie avec l'espace. Mon Wołowiec est séparé de Varsovie par quelque chose comme trois cents kilomètres à vol d'oiseau. Impossible de résister à la tentation, je trace un cercle de trois cents kilomètres autour de Wołowiec pour délimiter mon Europe du centre⁴³⁶.

La position de Stasiuk est tout à fait intéressante car contrairement à Kundera, il ne rattache pas l'Europe centrale à l'Occident ni – bien qu'il soit ravi que son Europe du centre ne comprenne ni l'Allemagne ni la Russie – à une vision historique ou climatique. Il s'applique en revanche à créer un espace du possible, entre l'indéfini et le rêve :

Si je devais inventer un blason pour l'Europe centrale, dans l'un de ses champs je mettrais un clair-obscur, dans un autre du vide. Le premier comme symbole que, dans cette partie du continent, rien n'est évident, le deuxième comme celui d'un espace qui n'est toujours pas domestiqué. Un très bel emblème aux contours un peu imprécis à remplir d'imagination. Ou de rêve⁴³⁷.

Il faut toutefois reconnaître que lui aussi, comme beaucoup d'autres, succombe à la fascination et à une certaine nostalgie du défunt Empire austro-hongrois et au mythe de la *Mitteleuropa*.

II La *Mitteleuropa*, une utopie régressive

Aujourd'hui, le terme « *Mitteleuropa* » se retrouve un peu partout. D'une part, comme observe Jacques Le Rider, il est impossible de délimiter cet espace car « la notion historique et géopolitique de la *Mitteleuropa* ne correspond pas à une réalité géographique clairement

⁴³⁶ Andrzej Stasiuk, *Journal de bord*, op. cit., p. 83-84.

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 111.

définissable⁴³⁸ ». D'autre part, elle évoque un univers pacifique et harmonieux, une « sorte de paradis perdu, d'un monde sans frontières, d'une société tolérante à l'égard de l'Autre, respectueuse des diversités culturelles et foyer d'une effervescence intellectuelle cosmopolite⁴³⁹ » incarné, comme l'observe Magris, par les dernières décennies de l'Empire austro-hongrois, qui s'achèvent de façon dramatique avec la montée du nazisme.

La Mitteleuropa « hinternationale », aujourd'hui idéalisée en tant qu'harmonie de peuples divers, a été certes une réalité de l'empire des Habsbourg, dans sa dernière saison, une cohabitation faite de tolérance, et dont on conçoit qu'on l'ait regrettée après sa fin, d'autant qu'on a pu la comparer avec la barbarie totalitaire qui lui a succédé, entre les deux guerres mondiales, dans l'espace danubien⁴⁴⁰.

Stefan Zweig est indiscutablement l'auteur qui a marqué le plus l'imaginaire idyllique qui entoure aujourd'hui l'Empire austro-hongrois et la *Mitteleuropa*. La lecture de son œuvre, et en particulier de son dernier livre, *Le Monde d'hier*, donne l'impression qu'un monde équilibré, pacifique et juste était non seulement possible, mais avait réellement existé au centre du continent européen.

Tout, dans notre monarchie autrichienne, presque millénaire, semblait fondé sur la durée, et l'État lui-même paraissait le suprême garant de cette pérennité. Les droits qu'il octroyait à ses citoyens étaient scellés par actes du Parlement, cette représentation librement élue du peuple, et chaque devoir déterminé avec précision. Notre monnaie, la couronne autrichienne, circulait en brillantes pièces d'or et nous assurait ainsi de son immutabilité⁴⁴¹.

Un autre auteur, Joseph Roth, a contribué au mythe de ce monde avec ses deux romans majeurs, *La Crypte des Capucins* et surtout *La Marche de Radetzky*, où le narrateur, à travers la vie de deux générations de la famille Von Trotta Sipolje, relate un monde impérial de plus en plus près et conscient de sa fin.

Cette époque ne veut plus de nous ! Cette époque veut d'abord se créer des états nationaux indépendants. On ne croit plus en Dieu. La nouvelle religion, c'est le nationalisme. Les peuples ne vont plus à l'église. Ils fréquentent des groupements nationaux. La monarchie, notre monarchie, est fondée sur la piété ; sur la croyance que Dieu a choisi les Habsbourg pour régner sur tant et tant de nations chrétiennes. Notre Empereur est un frère séculier du pape, il est Sa Majesté apostolique, impériale et

⁴³⁸ Jacques Le Rider, *Mitteleuropa*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1994, p. 3.

⁴³⁹ Boris Petric et Jean-François Gossiaux, « Introduction », in Boris Petric et Jean-François Gossiaux (éds.), *Europe mon amour. 1989-2009, un rêve blessé*, Paris, Autrement, 1999, p. 9.

⁴⁴⁰ Claudio Magris, *Danube, op. cit.*, p. 36.

⁴⁴¹ Stefan Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen* [1944], traduit de l'allemand par Serge Niémetz, Paris, Belfond, coll. « Le Livre de Poche », 1996, p. 15.

royale, aucune autre Majesté n'est « apostolique », aucune autre Majesté d'Europe ne dépend, comme lui, de la grâce divine et de la foi des peuples en la grâce divine. L'empereur d'Allemagne continuera toujours à régner, même si Dieu l'abandonne, il régnera, le cas échéant, par la grâce de la nation. L'empereur d'Autriche, lui, ne peut pas régner sans Dieu. Mais maintenant, Dieu l'a abandonné !⁴⁴²

La nostalgie de Roth ou Zweig, nous la retrouvons aujourd'hui dans l'œuvre de François Fejtő, Milo Dor, Danilo Kiš, Ivo Andrić ou encore, pour revenir à notre corpus, Rumiz et même Stasiuk, toujours prêt à commémorer, d'un verre de palinka, l'anniversaire de la naissance de l'empereur⁴⁴³.

Toutefois, malgré les regrets et les rancunes, la *Mitteleuropa* reste, selon la belle expression de Milo Dor, une « utopie régressive » et désormais irréalisable car non seulement ce monde reposait sur la figure puissante et rassurante de l'empereur et roi, mais aussi sur la présence des nombreux Juifs d'Europe qui, selon les paroles de Dor, « ont apporté une contribution décisive, inestimable, à la création de ce que l'on appelle aujourd'hui la culture centre-européenne⁴⁴⁴ ». Aujourd'hui, après l'extermination des Juifs et la relégation de la langue allemande, autrefois « moyen de communication universellement reconnu » et aujourd'hui renvoyée à l'arrière plan derrière l'anglais, aux yeux de Dor, cela n'a plus aucun sens de parler de *Mitteleuropa*, « toute cette renaissance de l'idée centre-européenne n'est donc qu'une illusion⁴⁴⁵ ».

Néanmoins, cette entité disparue est encore présente en tant que « territoire qui se reterritorialise dans les souvenirs et dans la quête » :

Jamais présente, jamais hors de portée, toujours dans un intervalle que l'on croit cerner, [la *Mitteleuropa*] est – ou paraît – très accueillante surtout pour des individus déracinés dont le « chez-moi » n'a de réalité que dans l'espace d'une patrie élargie aux dimensions d'une biographie vagabonde⁴⁴⁶.

⁴⁴² Joseph Roth, *La Marche de Radetzky* [1950], traduit de l'allemand par Blanche Gidon et revu par Alain Huriot, Éditions du Seuil, Paris, 1982, p. 176.

⁴⁴³ Tous ces auteurs, anti-nationalistes convaincus, considèrent la fin de l'Empire austro-hongrois comme une condamnation de l'Europe orientale d'abord au fascisme, ensuite au communisme et aujourd'hui au nationalisme considéré par Dor comme « une maladie mentale plus grave que tout ce qu'on a désigné par ce vocable ». À ce propos, on lira avec intérêt les œuvres de François Fejtő, *Requiem pour un Empire défunt. Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*, Paris, Lieu commun, 1988 ; et de Milo Dor, *Mitteleuropa. Mythe ou réalité*, traduit de l'allemand par Jacques Lajarrige, Paris, Fayard, coll. « Littérature étrangère », 1999.

⁴⁴⁴ Milo Dor, *Mitteleuropa*, *op. cit.*, p. 20.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 21. À ce sujet, dans son livre Dor déclare avoir même décliné l'invitation à un colloque sur la *Mitteleuropa* car les interventions auraient dû se tenir en anglais ou français.

⁴⁴⁶ Bertrand Westphal, *Austro-Fictions. Une géographie de l'intime*, Rouen, Publications des universités de Rouen et du Havre, coll. « Études Autrichiennes », 2010, p. 97.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas oublier que la renaissance de la *Mitteleuropa* n'a pas suscité que de l'enthousiasme car le mot, introduit dans le vocabulaire allemand en 1915 par l'essai de Friedrich Naumann⁴⁴⁷, reste fortement associé à une idée de supériorité de la race germanique, la seule, selon Naumann, « capable d'apporter l'ordre dans le chaos des nationalités⁴⁴⁸ ». Pour certains donc, le mythe de la *Mitteleuropa* est perçu comme une dystopie et le supra-nationalisme tellement idéalisé n'était avant tout qu'une excuse pour un élargissement allemand, un « *Drang nach Osten* » *ante-litteram*⁴⁴⁹.

En définitive, on peut constater, avec *Le Rider*, que « l'étude de la notion de *Mitteleuropa* conduit à une « crisologie » des conjonctures européennes, dans lesquelles se trouvent relancées les interrogations sur les contours, les frontières et le centre de l'Europe⁴⁵⁰ ». Elle souligne plutôt, comme l'observe Petric, l'incapacité « à produire un imaginaire d'une rencontre avec l'Autre⁴⁵¹ ».

À ce point, on peut alors légitimement se demander, si toutes ces réflexions autour d'un éventuel centre européen trahissent un besoin de certitudes à une époque d'instabilité et de bouleversement, pourquoi, plutôt que de regarder vers un passé problématique et de tout façon désormais irréalisable, ne pas imaginer l'Europe en tant que frontière ? Autrement dit, plutôt que de voir un centre opposé à une frontière, pourquoi ne pas imaginer le centre comme frontière ou mieux la frontière comme centre ?

III De l'Europe du centre à l'Europe de la frontière

« L'utopie linguistique ou la pédagogie du vertige » est le titre que Camille de Toledo a donné à la deuxième partie de son essai sur la tristesse européenne. Dans ces pages, l'auteur réfléchit en particulier à la difficulté de trouver une unité et une identité européennes dans une période comme la nôtre, riche en bouleversements et incertitudes.

⁴⁴⁷ Friedrich Naumann, avec son essai *Mitteleuropa*, propose l'idée de *Mitteleuropa* comme d'une confédération d'États sous domination allemande. Friedrich Naumann, *Mitteleuropa*, Berlin, Reimar, 1915.

⁴⁴⁸ Jacques Le Rider, *Mitteleuropa*, *op. cit.*, p. 9.

⁴⁴⁹ Par exemple pour le philosophe polonais Krzysztof Pomian, non seulement il n'y a pas d'unité culturelle en Europe centrale, mais un polonais associera toujours l'idée de *Mitteleuropa* à la partition de son pays. Cf. Krzysztof Pomian, *L'Europe et ses nations*, Paris, Gallimard, coll. « Le Débat », 1990.

⁴⁵⁰ Jacques Le Rider, *Mitteleuropa*, *op. cit.*, p. 7.

⁴⁵¹ Boris Petric et Jean-François Gossiaux, *Europe mon amour*, *op. cit.*, p. 9.

Dans son essai, Toledo rédige un programme d'unité européenne à partir du chaos linguistique parfaitement incarné par le Parlement européen. En effet, si certains définissent celui-ci comme une sorte de Babel et considèrent l'unité européenne comme une chimère, Toledo propose une autre lecture du mythe biblique où la multiplication des langues n'est pas perçue comme une punition divine, mais plutôt comme une « chance, une joie⁴⁵² ». Selon Toledo,

dans le mythe biblique de la tour, la multiplicité des langues est un don plutôt qu'un châtement : une offrande de la polysémie, de la polyphonie. La langue adamique, ses promesses de transparence sont discréditées. Ponts et passerelles sont partout célébrés. Nous rions des malentendus. Les quiproquos nous émeuvent. Nous jouons de l'interstice⁴⁵³.

Au milieu de ce chaos, quelle serait alors la langue commune de l'Europe ? Toledo ne cherche pas une langue à mettre au dessus des autres, que ce soit l'anglais, le français, l'espéranto ou encore l'europanto⁴⁵⁴. Il refuse la priorité d'une langue sur l'autre, de même qu'il refuse « d'emblée la fable de la continuité, celle qui porte une vision "civilisationnelle" des Grecs, des Romains, puis de la chrétienté en une seule étincelante lignée », non pas pour des « raisons morales », mais parce que trop de déviations, de bouleversements ont participé à ce monde⁴⁵⁵. En revanche, en reprenant une idée d'Umberto Eco, il considère que « la langue commune de l'Europe, c'est la traduction ». Selon Toledo, c'est par la traduction que l'Europe pourrait enfin imaginer un destin commun, se tourner vers le futur et enjamber ainsi l'impasse historique et mémorielle dans laquelle elle s'enlise et risque sérieusement de s'engouffrer⁴⁵⁶.

D'après Toledo, « il n'y aura pas de commun européen sans que nous apprenions d'abord à parler la "traduction", sans que nous puissions saisir, affectivement, la drôlerie, l'absurdité, la virtuosité ou la profondeur d'une parole dite dans *nos* langues étrangères⁴⁵⁷ ». Pour arriver à cette utopie, Toledo envisage même des cours scolaires où la traduction serait enseignée dès les premières années d'école, ce qui ne signifie pas apprendre plusieurs langues, mais plutôt acquérir la capacité à saisir et comprendre les mondes qui se cachent derrière chaque langue.

⁴⁵² Camille de Toledo, *Le Hêtre et le Bouleau. Essai sur la tristesse européenne*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2009, p. 186.

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 207.

⁴⁵⁴ L'europanto est le nom ironique que Diego Marani a donné à une nouvelle langue mélangeant les différents idiomes européens.

⁴⁵⁵ Camille de Toledo, *Le Hêtre et le Bouleau*, *op. cit.*, p. 176.

⁴⁵⁶ Nous reviendrons sur la mémoire dans la quatrième et dernière partie.

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 189.

Cela exige que nous apprenions aux élèves, aux enfants non pas toutes les langues, mais avant tout ce que signifie l'interstice entre les langues (ce résidu d'intraduisible) et les raisons pour lesquelles nous pouvons, de cet apprentissage, déduire une éthique de l'autre, de la compréhension des différences, et un principe de citoyenneté. Ce qui importe, autrement dit, c'est la politique qui se niche dans *l'antra des langues*⁴⁵⁸.

De même que Camille de Toledo ou Umberto Eco qui considère la traduction comme étant la langue européenne, de même nous pourrions retenir de Joseph Roth l'idée que la quintessence de l'Europe, on ne la découvre pas au centre, mais à sa périphérie⁴⁵⁹ et ainsi envisager la frontière comme étant son espace. Dit autrement, il faudrait considérer la superposition de frontières et de centres non pas comme une extravagance ou un problème oriental, mais comme une occasion de mettre au centre de l'espace européen la frontière. En reprenant encore une fois le chemin tracé par Toledo, nous pourrions ajouter que s'il n'y a pas de « commun » européen sans avoir appris la traduction, il n'y aura pas d'unité européenne si l'on n'apprend pas à vivre la frontière. Si apprendre la traduction signifie apprendre l'écart entre les langues, apprendre à vivre la frontière signifie apprendre à vivre les différentes cultures, histoires, traditions, etc. L'Europe deviendrait de cette manière un espace de traduction et de malentendu. Vivre la frontière, c'est donc vivre le malentendu. Mais qu'est donc le malentendu ?

L'anthropologue italien Franco La Cecla s'est penché sur ce sujet dans son essai, *Il malinteso. Antropologia dell'incontro (Le Malentendu. Anthropologie de la rencontre)*. Dès le titre, le lecteur comprend que pour l'auteur le malentendu – c'est-à-dire l'incompréhension voulue ou subie entre personnes ou cultures – n'est pas seulement inéluctable, mais qu'il est même nécessaire au bon vivre : « Les cultures sont incommensurables. On peut les mettre l'une à côté de l'autre, mais elles ne coïncident pas, ni ne correspondent, par delà l'impérissabilité des malentendus⁴⁶⁰. »

L'auteur ne se lasse pas de souligner que le malentendu, c'est-à-dire « ce je ne sais quoi qui permet aux hommes de ne pas se comprendre », ce n'est pas le contraire de

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 200.

⁴⁵⁹ Joseph Roth, *La Crypte des Capucins* [1938], *op. cit.*, p. 38. L'original dit : « La quintessence de l'Autriche, on ne la découvre pas au centre de l'empire, mais à sa périphérie. »

⁴⁶⁰ Orig. : « *Le culture sono incommensurabili. Le si può mettere accanto, ma non coincidono, né "combaciano" da qui l'inevitabilità dei malintesi* », Franco La Cecla, *Il Malinteso. Antropologia dell'incontro* [1997], Roma-Bari, Laterza, coll. « Economica », 2009, p. 8.

l'*understanding*, de la compréhension, « mais c'est un comprendre avec en plus le temps, un comprendre qu'"il faut du temps"⁴⁶¹ ». Autrement dit,

les malentendus parfois deviennent l'espace où les cultures s'expliquent et se confrontent, se découvrant différentes. Le malentendu est la frontière qui prend une forme, devient une zone neutre, un terrain vague, où l'identité, les identités respectives peuvent s'attester, en restant justement séparées par un malentendu⁴⁶².

Car comme l'écrivait Baudelaire, dans *Mon cœur mis à nu*, « Le monde ne marche que par le malentendu. C'est par le malentendu universel que tout le monde s'accorde. Car si, par malheur, on se comprenait on ne pourrait jamais s'accorder⁴⁶³ ».

Seulement de cette manière, on peut passer du *limes* au *limen*. Seulement de cette manière la frontière devient un espace d'explication et, pour revenir à l'utopie de Toledo, un espace de traduction, où l'incommunicabilité entre gens et entre cultures les amène à devoir transiger. Et surtout, seulement de cette manière l'Europe entière réapprendrait son statut d'élément sans cesse indéfini, incomplet et toujours renouvelé, ne fût-ce que dans la polémique et le conflit, comme l'a plusieurs fois souligné Cacciari dans *Déclinaisons d'Europe* :

L'Europe comme *partie*. Il est dans la nature même de l'Europe de se savoir *partie seulement*. Ainsi, jamais sa forme ne pourra s'arroger le pouvoir de valoir comme tout ; jamais son harmonie manifeste [...] ne pourra s'ériger en Harmonie, *s'identifier* avec Dike, avec cette Justice universelle selon laquelle Europe et Asie proviennent également du même et se résoudre dans le même⁴⁶⁴.

Seulement de cette manière l'Europe se souviendrait que « sa tâche consiste à décliner ».

Jamais comme aujourd'hui l'Europe ne semble vouloir autant se souvenir de ses propres représentations, jamais comme aujourd'hui elle n'a autant parlé de sauvegarde et de conservation, de tutelle et de *pietas* – et elle oublie sa propre essence. Elle engrange des souvenirs de chaque époque et de

⁴⁶¹ « Il misunderstanding, il malinteso, non è il contrario dell'understanding, del capire, ma è un capire con in più il tempo, un capire che "ci vuole tempo". », *Ibid.*, p. 11.

⁴⁶² Orig. : « i malintesi a volte diventano lo spazio in cui le culture si spiegano e si confrontano, scoprendosi diverse. Il malinteso è il confine che prende una forma, diventa una zona neutra, un terrain-vague, dove l'identità, le identità rispettive si possono attestare, restando separate appunto da un malinteso », *ibid.*, p. 9.

⁴⁶³ Charles Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*, XLII.

⁴⁶⁴ Massimo Cacciari, *Déclinaisons de l'Europe*, *op. cit.*, p. 27.

chaque lieu et oublie sa propre vérité. C'est pourquoi même ces souvenirs prennent un aspect si lugubre, si muséal, et leur omniprésence ne témoigne que de l'absence et de la perte⁴⁶⁵.

L'Europe n'est pas et ne peut pas se limiter à l'axe Paris-Berlin, mais elle doit se dépasser, surtout après la chute du mur de Berlin définie par Cacciari comme la « nouvelle Actium ».

À ce point, avant de passer à l'exploration de cette nouvelle Europe, nous pourrions alors proposer une nouvelle entrée pour le terme « Européen » : homme mélancolique, habitant la frontière dont la langue est la traduction⁴⁶⁶.

⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 170.

⁴⁶⁶ À propos de la mélancolie de l'homme européen, on lira avec intérêt le livre du philosophe hongrois László F. Földényi, *Mélancolie. Essai sur l'âme occidentale* [1984], traduit du hongrois par Natalia-Huzsvai et Charles Zaremba, Paris, Acte Sud, coll. « Philosophie », 2004. Selon le philosophe hongrois, l'homme européen est écartelé entre son destin d'être fini et son désir d'infini, qui est parfaitement résumé par la mélancolique sentence de Socrate : « Je sais que je ne sais rien. »